

Je devais avoir sept ou huit ans quand j'ai observé comment les chats retombent sur leurs pattes. J'étais le seul enfant de l'immeuble. Les deux étages étaient habités par trente-trois autres familles de vieux, très verts, pleins de haine, à qui d'autres devaient peut-être beaucoup, moi pas.

Dans la cour, des poutres placées le long des murs criblés de balles soutenaient une galerie en forme de U. Tous les après-midi, je me mettais entre les deux branches du U et je cognais contre les pavés crasseux le récipient métallique dans lequel on donnait à manger aux poules au fond de la cour. Aussitôt, des yeux haineux apparaissaient aux fenêtres des cuisines. Je ne sentais ni peur ni plaisir, simplement je jetais de toute ma hauteur cette plaque sur les pavés gris souris, et je restais là à écouter l'écho. Nous n'étions toujours pas capables de nous parler.

J'ai perfectionné cette expérience rudimentaire en y incluant le facteur. J'ai trouvé l'endroit où il était presque sûr qu'il buterait contre la gamelle, et j'ai rejoint ma cachette sous l'échafaudage pour le guetter. Il s'est arrêté net sous les poutres qui soutenaient l'escalier, tétanisé, et il n'a repris son souffle qu'après s'être fait pardonner ce vacarme maladroit. Ensuite, ils ont échangé quelques mots à mon propos et on lui a demandé d'en haut de

remettre cette casserole en fer-blanc dans le poulailler. Quand il est ressorti en pleine lumière, il a plissé les yeux et flairé les poutres de pin encore humides, et j'ai pris cette habitude, moi aussi. Pourtant c'était un homme gros et âgé, pas un ange.

Voilà tout ce qui s'est passé avant les chats. A vrai dire, j'avais encore trouvé au grenier une boule de sapin de Noël argentée et quand, une fois sous le portique, j'ai vu quelqu'un dedans, j'ai eu peur, et je l'ai laissée tomber. Elle a éclaté sur les planches brutes. J'y ai regardé de près et j'ai vu mon visage osciller en mille morceaux.

Et donc, au fond de la cour, il y avait des remises. On y gardait les vestiges des combats, en souvenir. Ça ressemblait à des cabines de station thermale déserte, comparaison que je n'ai trouvée que plus tard et qui, pour l'heure, n'était ni utile ni possible, puisque je ne possédais pas encore les trois mots qu'elle nécessitait : cabine, thermal, désert.

L'après-midi, de nombreux chats séjournèrent sur le toit goudronné de la remise. Parfois, il y en avait jusqu'à cinq. Autrement ils allaient, selon la position du soleil, la nuit, au grenier, le matin, au bout du jardin. C'est là que poussaient ces quantités d'ail qui faisaient vivre tout l'immeuble et l'empestaient. Au crépuscule, les familles s'asseyaient sur des tabourets alignés devant les portes des cuisines et, avant de se coucher, grignotaient une gousse de la récolte de l'année, comme ça, sans rien d'autre. Quelques hommes jouaient aux échecs. C'est l'un de ces soirs que j'ai entendu dire "il retombe toujours sur ses pattes comme un chat".

Pour en revenir aux chats, ils restaient sur le toit longtemps après le coucher du soleil, parce que le goudron gardait la chaleur. Quand ils parlaient, on l'entendait presque clapoter. Les fesses posées sur une marche, j'ai attendu jusqu'au soir qu'ils montent au grenier. Ils pouvaient y aller et venir à leur guise, comme les locataires, parce qu'ils attrapaient les rats.

Le premier, j'ai eu du mal à le prendre. Ça m'a pris deux jours. J'étais dans un tel état d'excitation que j'ai oublié de le regarder. Je n'ai ressenti que de l'insatisfaction à cause de la simplicité, de la brièveté de l'événement. J'ai procédé deux fois à l'expérience, puis j'ai pris un de ces sacs de jute sur lesquels on faisait sécher l'ail au grenier. Avant cela, je n'avais pas réussi à attraper plus d'un animal à la fois, même avec des morceaux de vieux lard à la couenne racornie.

Le rémouleur habitait sous l'escalier. A ses débuts, pendant la guerre, il aiguisait les baïonnettes. Au printemps, il sortait son appareil qui se composait d'un support, d'une meule et d'un moteur de machine à laver. Il le laissait dehors jusqu'au premier soir d'automne, recouvert d'une bâche pour le protéger de la pluie et, la nuit, ça faisait penser à une statue du nain de jardin qui attendait, au milieu de la cour, d'être inaugurée.

Il avait sur le ventre une pochette en cuir remplie de couteaux émoussés et déjà abîmés, parce qu'il les choisissait selon son humeur. Il en affûtait certains plusieurs fois et d'autres, jamais. Après chaque "opération", il disparaissait derrière ses rideaux crasseux sur lesquels se dessinait pendant des demi-heures entières son ombre qui fumait une cigarette, buvait ou ne faisait rien du

tout. Ce rideau était comme un écran de cinéma que le vent fait bouger par intermittence. Pendant ce temps, dans la cour, sa machine vrombissait parce qu’“elle s’abîme si on la branche et la débranche sans arrêt”.

“Et moi, je vous en prie, je veux vivre. C’est mon droit. La constitution me donne droit au travail et je ne vais pas abîmer Abraham pour vous faire plaisir, ma petite dame !” rétorquait-il le week-end à ceux qui rouspétaient au nom du dimanche chrétien. Il appelait son appareil Abraham pour des raisons sentimentales.

Abraham tournait aussi le jour où j’ai attrapé trois chats d’un coup, noué le sac et procédé à un calcul d’apparence logique : si un chat retombe sur ses pattes dans des conditions normales, alors trois chats retombent sur leurs pattes même s’ils ne voient rien.

J’ai pris le sac dans les bras et j’ai gravi l’escalier. Une fois en haut, je n’avais plus assez de forces pour le lancer correctement. Il est tombé sur la machine qui s’est renversée. La meule continuait à tourner, à moitié enfouie dans le sac, et une sorte de liquide rouge a giclé sur les pavés. C’était la première fois que je voyais ça. Les mains agrippées à la rambarde, je regardais l’ombre frémissante du sac et le sang des chats qui coulait sur les pavés, puis j’ai perdu connaissance.

En revenant à moi, je gisais en chien de fusil sous la galerie. Cinq vieux me rouaient de coups de pied. Les autres se tenaient à l’écart. Il y avait quelques femmes aux fenêtres. Ils me regardaient comme si j’avais jeté très fort la gamelle. La femme

du rémouleur avait apporté deux seaux d'eau et rinçait le sang pour qu'il s'écoule dans le caniveau. Ensuite, elle a mis le sac dans la poubelle de l'entrée.

J'ai réussi à me réfugier dans la remise et j'ai fermé la porte. Je marmonnais des paroles insensées. Je répétais sainte, sainte, couveuse, sainte, couveuse, sainte... Le dos appuyé contre le mur moisi, je restais dans le noir sur deux caisses empilées, devant un immense sac de sucre que j'engloutissais à la cuillère. J'en avais plein la bouche. Il s'était agglutiné, j'en avalais de gros morceaux, j'en ai eu des renvois de mélasse pendant deux jours, jusqu'à ce que la sœur défonce la porte et me mette au lit.

Le jour, on me surveillait, la nuit, je ne trouvais pas les chats. Mais j'ai eu l'intuition d'une ressemblance, essentielle à mes yeux, entre les chats et les poules. Quand j'ai pénétré dans le poulailler, il y faisait noir comme dans un four. Je n'avais pas apporté de sac. Je voulais voir les détails. J'ai descendu l'escalier de la cave et, en plus de la lampe, j'ai allumé trois bougies, pour tout voir. J'ai utilisé un tonneau en guise de table. J'ai couché le volatile sur le dos et j'ai posé des briques sur ses ailes déployées pour l'empêcher de bouger. Son cou et sa tête touchaient la planche qui sentait le vin, comme il se doit. Je ne savais pas moi-même ce qui allait se passer. Ensuite, j'ai saisi une brique cassée, je l'ai abattue entre les plumes. Le sang m'a giclé à la figure. Sa tête s'est soulevée, son cou s'est tordu, puis elle est retombée. Ses paupières ont frémi avant de s'immobiliser.

J'ai examiné la profonde crevasse d'où sortait ce qui était caché auparavant par les plumes. Je

me demandais ce qu'elle ferait dans ce nouvel état. J'ai enlevé prudemment les briques de ses ailes, d'abord l'une, ensuite l'autre. C'était bizarre. Elle ne bougeait pas. Je lui ai soulevé la tête en la prenant avec deux doigts par le bec. Elle ne bougeait toujours pas. Je n'ai pas eu peur. J'ai attendu un peu et j'ai tout remis dans le trou obscur. J'ai refermé la plaie, y compris les plumes, et j'ai attendu. Rien. Elle n'a pas bougé pendant des heures. Alors j'ai saisi cette poule crevée et je l'ai jetée par terre, puis j'ai quitté la cave, très en colère, avec plein de sang partout. En boule dans mon lit en laiton, sous l'image pieuse, j'ai mis mes mains sales entre mes cuisses. Je me souviens que le cadre ovale de l'image reflétait la lumière du lampadaire qui passait par la fenêtre. Je sentais un battement chaud. Un battement qui n'a besoin que d'une demi-brique pour s'arrêter. J'étais comme sur un tonneau.

Je n'ai pas encore dit que la personne avec laquelle j'habitais s'appelait Eberhart. J'aimais ce nom. Mais je ne l'appelais jamais ainsi. D'ailleurs, on se parlait peu. Parfois je prononçais "Eberhart", par exemple dans la solitude des nuits où la pensée de ma mortalité me travaillait.

Eberhart était âgé et ses vieilles orbites étaient remplies de sable sec. Ce sable gris était recouvert d'une pellicule semblable à du nylon qui scintillait et reflétait la lumière de la lampe. Il m'arrivait de faire des pâtés de sable de la taille d'un œil. J'ai calculé combien de fourmis pourraient vivre dedans. Soixante, soixante-cinq.

Eberhart était mon grand-père. Autrefois, il dansait sur des scènes célèbres, dans les capitales du monde entier. Il était devenu aveugle en dansant.

Durant l'entracte de sa dernière première, il avait dit au jeune et vigoureux reporter du jeune et vigoureux Etat : "Dorénavant, ce que je regarde s'éloigne de plus en plus de ce que je vois. C'est peut-être un nouveau monde." Puis il a dansé le deuxième acte jusqu'au bout, avec seulement deux petites erreurs, et ses collègues n'ont commencé à soupçonner quelque chose que lorsqu'au lieu d'aller au club il a regagné son hôtel tout de suite après le spectacle.

"Eberhart fait cyniquement allusion à l'inégalité des chances !" avaient dit les journaux du matin qu'Edit lui lisait désormais à voix haute. "Alors que nous sommes à la veille d'une guerre, nous ne pouvons pas pousser la générosité au point de ne pas dénoncer la trahison que recèle tout propos ambigu." Mais je n'ai eu connaissance de ces articles que beaucoup plus tard, dans la bibliothèque d'Engelhard.

Tous les samedis, une sœur descendait du couvent, elle râpait du savon jaune dans la lessiveuse et faisait bouillir les habits qui traînaient sur les chaises. Puis elle jetait dans les toilettes les légumes moisissés qui restaient de la semaine précédente, et en préparait d'autres, du même genre. En général, je l'évitais. Sa robe informe était un uniforme ; elle s'appelait Helga.

Je dormais rarement au même endroit. Dans la chambre, le mur du fond était couvert par une immense peinture. Il n'y avait rien d'autre dans le cadre noir qu'un lac, des nuages et la pleine lune. La profondeur des nuages absorbait la lumière des lampes de laiton fixées au mur, et de cette

manière le crépuscule régnait en général dans toute la pièce. On ne voyait pas l'autre rive. En bas, de ce côté-ci du lac, se trouvait un fauteuil en bois sculpté.

Eberhart y passait ses journées, comme s'il était assis sur le sable de la rive. Une pellicule verdâtre recouvrait ses yeux. Désormais, il regarde à travers cette pellicule, à travers la pièce allongée, la fenêtre, les toits de l'autre côté de la rue, entre les deux platanes, et il voit autre chose, me disais-je.

La nuit, il se levait, il se dégageait de sa couverture à carreaux et arpentait la maison jusqu'à l'aube. Il furetait. Il prenait sur l'étagère en dessous de l'escalier en colimaçon ou dans un tiroir un objet quelconque, une boîte, un calepin, et il le regardait avec ses mains. J'attendais toujours la fin de ces pérégrinations. Et après seulement, je me couchais.

Ne t'en fais pas, je n'ai pas vécu dans la misère. Pour la sœur, oui, cet appartement pouvait être misérable, puisqu'elle ne pouvait pas mettre les pieds ailleurs que dans la cuisine. Quoique, elle avait aussi accès à la remise, au réduit près de la porte, avec la bassine, et puis aux toilettes. Une fois, elle a voulu entrer dans la chambre. J'entendais rarement la voix d'Eberhart, mais, ce jour-là, l'expression "du balai" a eu une signification très triste.

L'appartement se composait de trois pièces. En plus de la cuisine et de la pièce principale, il y avait une galerie d'art, dont je n'ai pas encore parlé, alors que c'était peut-être le plus important.



On y accédait par un escalier en colimaçon récupéré dans une église. Il était fait d'une seule pièce, sculpté dans le tronc d'un arbre que les bâtisseurs avaient planté. Leurs petits-enfants avaient attendu avec patience qu'il pousse et atteigne la hauteur d'un escalier de chaire. Et tous les matins, la ville avait prié dans le sanctuaire encore inachevé pour que la foudre ne le frappe pas. C'est ainsi qu'ils avaient vécu.

Les trois salles de la galerie d'art occupaient presque tout le grenier. Il y avait là les pas de danse jaunis d'Eberhart, rien de plus. Les regards envieux d'Engelhard, du premier au dernier, agrandis, encadrés. Et dans une boîte, des négatifs rayés et des insectes agiles qui y pondaient leurs œufs. La dernière fois que j'ai été là-haut, je comprenais déjà à peu près ce que signifiait l'expression "du balai".

Le corps d'Eberhart était encore grand et sec, et il pesait avec une force terrible sur le sol. Pourtant, ses doigts qui glissaient sur la rampe étaient le plus beau mouvement que j'aie vu à cette époque.

Au cours des dernières semaines, après l'épisode de la poule, c'est par hasard que j'ai franchi le seuil de la galerie. Emmitoufflé dans sa robe de chambre rouge comme dans un rideau de scène, il se tenait tout au bout de la galerie comme une très vieille honte. Devant lui, il y avait l'une des dernières photos. Une minuscule tache sur de longues planches, couché sur le ventre, les membres tordus. C'était lui, l'araignée.

Un jour, Eberhart est resté sur la rive. Son visage s'est assombri, le soir, il n'a pas fureté dans la maison. Il avait les mains posées sur les lions des accoudoirs. Le matin, j'ai fait un tour dans le jardin, sous le platane. Le jour se levait, des punaises se promenaient sur les feuilles mortes. J'ai passé la nuit au lit, le lendemain, j'ai encore observé les insectes. L'un d'eux s'est renversé et s'est arrêté. Puis un autre s'est arrêté aussi. Comme ça, en chemin. Vers midi, il n'en restait plus que deux qui marchaient de long en large, désespérés, soudés l'un à l'autre.

La porte entre la cuisine et la pièce principale était entrouverte, et les mouches qui bourdonnaient autour des casseroles étaient entrées. Il y en avait plus que d'habitude. La plupart étaient des mouches errantes, des sauvages. Elles avaient envahi la rive, une auréole luisante tournoyait au-dessus d'Eberhart, comme sur la gravure. Elles avaient une entrée dans sa chair. Parfois, elles se posaient sur sa bouche par laquelle elles allaient et venaient.

Deux jours encore sont passés ainsi. Alors il a bien fallu que j'ouvre la porte. L'odeur avait attiré les voisins, ils ont regardé à l'intérieur en tenant un mouchoir devant leur nez. Ils lançaient des jurons et me disaient de les prévenir la prochaine fois que mon grand-père mourrait. Puis ils sont partis. Vers midi, ils sont revenus avec un docteur, deux hommes en tablier blanc, deux en tablier noir et un cercueil provisoire. Ils ont vite mis Eberhart dans la boîte, puis ils ont vaporisé du désinfectant avec une pompe, le médecin leur disait où ils devaient en mettre

tout en prenant des notes. Avant de repartir, il a dit :

“Il y a une épidémie, mon enfant. C’est seulement maintenant que la guerre achève certaines de ses victimes. Votre grand-père était un grand danseur, mais dans cette situation il vaut mieux mourir. Croyez-moi.”

En repartant, ils m’ont encore dit que les autorités allaient venir, et aussi la sœur, et que je devais absolument les attendre, mais que je ferais mieux de rester devant la porte.

J’ai préféré rentrer et m’asseoir dans le fauteuil. J’avais les mains posées fermement sur les yeux des lions, mon regard traversait la chambre, la fenêtre, pour s’arrêter sur les toits de l’autre côté de la rue, entre les deux platanes, et je voyais autre chose. Comme toujours, l’automne proche arrivait lentement par là. J’ai pleuré. Puis j’ai arrêté et je n’ai plus pleuré pendant assez longtemps. En effet, une sœur est venue me chercher pour m’emmener dans une institution, parmi des centaines d’enfants, où, selon ses prévisions, on allait m’éduquer sans tarder, et, s’il le fallait, par la force.

A mi-chemin vers l’institution, la sœur a demandé au chauffeur de s’arrêter devant un immeuble à deux tours, coincé entre une boucherie et un atelier de couture. Elle m’a dit :

“Nous sommes au centre-ville, et, ça, c’est le plus célèbre atelier de couture. Il se peut que tes vêtements ne sortent jamais d’ici, mais nous t’en donnerons d’autres. Le tailleur est très vieux. A côté de l’atelier, c’est l’église. Mais regarde donc de l’autre côté, mon enfant. Il y a aussi des magasins. Depuis la guerre, nos centres-villes sont les plus développés.”